

stats-seo

Une évolution historique: Pourquoi les Romands veulent tous aller vivre à Bienne

Le nombre de francophones atteint un taux record à Bienne. Récit d'une transformation qui est aussi révélatrice des tensions sur l'arc lémanique, notamment sur Vaud.

Benno Tuchs Schmid, Emmanuelle Stevan

Victor Savanyu et Céline Froidevaux ont quitté La Chaux-de-Fonds (NE) pour Bienne avec leurs deux fils, notamment pour le bilinguisme.

La population francophone de Bienne atteint un taux historique de 44%. Les Romands plutôt bien formés sont de plus en plus nombreux à s'installer au pied du Jura. Pour la première fois, une francophone, Glenda Gonzalez Bassi, est maire de la ville.

«Grüessech, bonjour»: c'est avec ces deux mots que Victor Savanyu salue désormais les gens qu'il croise à Bienne. Il y a deux ans, ce photographe et employé de musée de 53 ans a quitté La Chaux-de-Fonds (NE) avec sa compagne et leurs deux fils pour s'installer à Bienne. Ils font partie de ces francophones toujours plus nombreux à s'installer au pied du Jura.

Officiellement, la ville est bilingue. Mais le rapport entre le dialecte alémanique et le français a longtemps été déséquilibré, avec des germanophones majoritaires. C'est en train de changer, selon les derniers chiffres communiqués par la ville.

En 2024, plus de 44% de la population a déclaré le français comme langue officielle, du jamais-vu. En 2010, 39% de la population se déclarait francophone. La proportion croît de manière constante, année après année.

Selon la maire de Bienne, Glenda Gonzalez Bassi, «le bilinguisme est la principale raison d'emménager ici».

La maire socialiste de Bienne est le symbole de cette métamorphose. Glenda Gonzalez Bassi est la première femme francophone à accéder à la mairie. Son adversaire lors de l'élection de l'automne dernier était une Vaudoise d'origine, dont le slogan était «ensemble pour demain», ou plutôt «zâme pour demain». Deux francophones candidates à la tête de la Ville, c'était une première. La nouvelle norme, qui sait?

«Il y a encore quelques années, on me disait que Bienne était une ville alémanique. Aujourd'hui, elle est considérée comme vraiment bilingue. Ce qu'elle est! Les choses ont bougé», insiste Glenda Gonzalez Bassi lorsque nous la rencontrons dans la grande salle de la mairie.

Bilinguisme: des adultes bien formés avec leur famille

Pourquoi une ville qui, des années durant, a été considérée comme l'épicentre de la crise horlogère, et qui était surtout connue pour son taux d'aide sociale record, attire-t-elle de plus en plus de Romands? La réponse en dit long sur les problèmes de l'arc lémanique comme sur la résurrection des lieux.

Différents indicateurs révèlent que ce sont surtout des Suisses romands bien formés, avec des enfants, qui s'installent. Et ils viennent de plus en plus loin. «Jusqu'à il y a trois ans, ils venaient des environs, du Jura ou de Neuchâtel. Mais depuis peu, nous

observons de plus en plus d'arrivées en provenance du canton de Vaud», souligne la maire. Canton qui, faut-il le rappeler, connaît des loyers, des primes d'assurance maladie et des impôts particulièrement élevés...

Conséquence de cette pression économique: l'arrière-pays vaudois et certaines parties du canton de Fribourg font partie des communes à la croissance la plus rapide du pays. Selon une étude de Comparis, de plus en plus de Romands envisagent d'ailleurs de déménager en France. Pour d'autres, Bienne se révèle une alternative bienvenue. Glenda Gonzalez Bassi en est persuadée: «Pour les familles, le bilinguisme est la principale raison d'emménager ici.»

Céline Froidevaux et Victor Savanyu sont heureux à Bienne. Ils voient cependant encore un potentiel d'amélioration en ce qui concerne le bilinguisme.

L'épouse de Victor Savanyu, Céline Froidevaux, a toujours eu un penchant pour le suisse allemand. Depuis plus de dix ans, elle enseigne l'art au gymnase de Bienne – où, pour un poste équivalent, elle gagne davantage que dans le canton de Neuchâtel. «Allons nous installer à Bienne», a-t-elle longtemps dit à son époux. Mais pour lui, la ressemblance avec La Chaux-de-Fonds, dont ils sont originaires, était trop forte: deux villes ouvrières, toutes deux situées dans l'arc jurassien, toutes deux pauvres...

Il était important pour le couple que leurs fils apprennent l'allemand. Ils se sont d'abord établis à Berne, avant de finalement sauter le pas. Ils habitent un grand appartement à quelques minutes du lac de Bienne et de la gare. L'un des garçons fréquente l'école primaire de la Filière Bilingue, un projet pilote où l'enseignement se fait à moitié en allemand, à moitié en français. L'autre garçon va dans une école germanophone. Si la cohabitation est bonne, il reste des choses à améliorer. «Dans l'école de notre fils, les Romands et les Alémaniques font peu de pauses ensemble, et pas tous à la même heure. C'est étrange.»

Mélanger le schwyzerdütsch et le français est désormais branché à Bienne

La vie des Romands de Bienne n'est pas encore tout à fait égalitaire. Pour la maire, c'est surtout dans le domaine de la formation que le bât blesse. «Dans certains métiers, comme celui de boulanger-pâtisseries, les apprentissages ne se font qu'en allemand, à Bienne comme dans le canton de Berne.» Cela va changer, promet-elle.

Ce qui est sûr, c'est que le bilinguisme fait désormais totalement partie de l'identité locale. D'ailleurs, certains établissements branchés ne proposent plus de menus bilingues et préfèrent mélanger les langues au sein d'une même phrase. Complètement natürlich. Et schade si ça ne plaît pas à tout le monde.

Cela n'a pas toujours été le cas. La question de la langue a plané sur la question jurassienne qui a tant divisé les Jurassiens et le canton de Berne.

Bastien Muster est revenu sur ses terres. «Quand on réalise ce qui compte vraiment dans la vie, on va à Bienne.»

D'autres ont quitté Bienne pour mieux y revenir. C'est le cas de Bastien Muster, 37 ans. Lorsqu'il part étudier la physique à Lausanne à l'âge de 19 ans, il en est persuadé: il ne reviendra pas. Il obtient son doctorat, fait carrière dans une start-up de cryptographie. Mais pendant la pandémie, l'idée d'avoir une activité qui ait plus de sens prend corps. À cette même période, sa femme, polonaise, lui confie que la ville lui rappelle Cracovie.

Le couple s'est donc installé à Bienne, où il a eu un enfant. Bastien Muster est désormais enseignant au gymnase. «Quand on réalise ce qui compte vraiment dans la vie, on va à Bienne», dit-il en riant. Il s'investit notamment au Terrain Gurzelen.

L'ancien stade du FC Bienne est temporairement devenu une maison communautaire, où des idéalistes entretiennent les deux seuls courts de tennis en gazon de Suisse. «Ce n'est qu'ici que vous pouvez voir un truc pareil. Dans d'autres grandes villes suisses, la pression économique rend de tels espaces de liberté impossibles.»

L'ancien stade de football de Bienne est devenu un lieu communautaire, le Terrain Gurzelen.

Les échanges avec les Alémaniques sont plus riches

Selon le Biennois, cette forme d'urbanisation pas comme les autres attire les Romands lassés par le rythme effréné et la pression de l'arc lémanique. «Ils ont juste mis un peu plus de temps à s'en rendre compte que les Alémaniques», sourit-il.

La ville n'est pas seulement devenue sensiblement plus francophone que lorsqu'il était adolescent: les échanges avec les Alémaniques sont plus riches. On vit ensemble et non pas les uns à côté des autres, résume-t-il. Et puis, avec plus de 160 nationalités, il est fréquent d'entendre une troisième langue en plus du français et de l'allemand.

S'il apprécie la manière dont sa ville se développe, Bastien Muster ne craint qu'une chose. «Bienne devient de plus en plus attractive, et c'est une bonne chose. J'espère seulement que son esprit, fait de diversité, d'ouverture et de liberté, survivra aux changements.»